

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 8

Session : 2024

Épreuve de :

Dissertation de Culture Générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Dans son film Eight Club, David Fincher présente le personnage de Tyler Durden, un jeune homme qui ne se retrouve pas dans cette société qu'il considère comme violente et injuste. Selon sa conception du monde, la prétendue "sagesse" de certains hommes est en réalité une excuse permettant d'imposer la soumission de ces derniers. Seule la violence est un moyen qui lui permet de répondre à la violence subie. Il crée alors un club de combat clandestin où presque aucune règle n'existe, si ce n'est la loi du silence et le mort. La violence est alors un phénomène qui le fascine, mais la raison même de cette fascination repose sur le fait qu'elle s'oppose à toute prétendue sagesse imposée par la société. Essayer d'imposer la sagesse à sa violence semble alors paradoxal. Peut-on alors dire "sois sage, ô ma violence" ?

Le mot "sois" correspond au verbe être conjugué à l'impératif.

Il s'agit alors d'un ordre imposé à autrui, à ma violence dans ce cas. Le mot sage peut qualifier principalement deux types d'individus. La sagesse peut être celle du vieillard, de l'homme qui a une certaine ^{part de} transcendance. Ce serait donc la sagesse de l'homme qui ne succombe pas à ses pulsions par exemple. Cependant, un tel impératif de sagesse pourrait aussi désigner la sagesse de l'enfant, de celui qui ne fait pas de "caprices". Ma violence pourrait désigner mon utilisation de la violence, mon atteinte morale, physique... portée à autrui. C'est donc mon appartenance, elle est ancrée à ma personne. Enfin, ce "ô" pourrait désigner une exclamation. Cela peut par exemple être utilisé pour s'adresser à un être qui m'est important, soit à un dieu ou à l'otôque j'aime et que l'on retrouve dans les poésies par exemple. "Ô ma violence"

pourrait donc signifier que j'accorde de l'importance à ma violence.

N'est-il d'abord pas problématique de demander à ma violence d'être sage. Puis-je ainsi faire de ma violence un phénomène que pourrais rendre sage cette sagesse? S'agit-il alors de la sagesse du vieillard, du demi-dieu, au lieu de celle de l'enfant qui ne succombe pas à ses "caprices"? Néanmoins, m'adresser à ma violence en lui imposant un tel ordre, cela peut aussi signifier que je la désigne comme un phénomène étranger, faire de ma violence un enfant qui est étranger à ma personne. Ne semble-t-il pas d'un fait problématique qu'un homme s'adresse à sa violence comme si elle lui était étrangère, alors qu'il est pourtant d'origine même de sa propre violence? La violence de l'Homme, lui est-elle donc étrangère? Enfin, s'adresser à sa violence avec ce "Ô ma violence", n'est-ce pas aussi lui désigner une valeur supérieure bien que l'Homme essaie de lui imposer la sagesse? Finalement, exprimer un tel ordre, c'est donc faire de ma violence un phénomène auquel j'impose la sagesse, mais aussi un phénomène qui serait paradoxalement étranger à ma personne. De ce fait, imposer à ma violence la voie de la sagesse tout en faisant de celle-ci un phénomène qui me serait étranger, n'est-ce pas me dédouaner de ma violence? L'Homme ne doit-il pas justement éviter sa violence puis qu'elle ne serait jamais sage? N'existe-il pas qu'une seule violence à laquelle je puisse imposer la sagesse: la violence que je m'impose et à laquelle je veux accorder cette valeur supérieure?

Alors, puis-je envisager d'imposer la voie de la sagesse à ma violence?

Cependant, ne fait-il pas ainsi de sa violence une chose étrangère à sa personne qu'il admire pourtant avec ce "Ô"?

Enfin, ne faut-il pas toujours éviter la violence par l'acte de

L'Homme à imposer cette sagesse, à moins qu'il s'agisse d'une violence faite à ses pulsions et que s'exécute donc sage?

**
*

Il semble d'abord que si l'on considère la sagesse comme le caractère de l'enfant qui ne succombe pas à ses "caprices" ou l'Homme à ses "pulsions", alors l'Homme ne peut jamais imposer cette sagesse à sa violence. Effectivement, l'Homme qui est soumis à ses pulsions exerce une violence pulsionnelle et sa violence ne peut tendre vers cette sagesse de la sagesse puisqu'elle n'est pas encadrée. Stanley Kubrick dans Orange Mécanique illustre cela avec le personnage d'Alex De Large. Ce dernier ne parvient pas à faire sa violence quelque chose de sage. En effet, sa violence est complètement soumise à ses pulsions, et si il ne s'adresse pas explicitement à sa violence avec ce "Ô ma violence", il accorde cependant une importance essentielle à sa violence. On peut parler de fascination. Sa violence le fascine puisqu'il pense que sa liberté s'exprime pleinement dans son expression. Cela semble donc paradoxal que l'Homme impose la sagesse à la violence, violence qu'il admire, et dont il s'exclame par le fait même qu'elle refuse toute sagesse. Le personnage principal frappe par exemple un sans-culotte, viole une femme, tue une autre femme. La sagesse de l'enfant repose ^{souvent} sur le cadre parental et l'éducation que ce dernier reçoit. Or la violence de l'Homme soumise à ses pulsions n'a aucun cadre, aucune limite. Elle n'a donc aucune connaissance de la sagesse. Il semble donc préliminaire que l'Homme impose la sagesse à sa violence.

- La violence de l'Homme à laquelle il imposerait la sagesse et qu'il admirerait par ce "Ô" serait donc un idéalisme de l'Homme, une situation impossible. Néanmoins, la sagesse de l'enfant qui encadre de l'enfant peut aussi se définir par la capacité de faire les bonnes actions aux moments adéquats. Ainsi, en partant du supposé précédent, soit du fait que la violence ne peut viser cette sagesse puisque le plus souvent soumise aux pulsions, imposer à ma violence d'être sage, ce serait lui imposer de ne pas s'extérioriser. Norbert Elias dans La civilisation des mœurs

considère justement que la civilisation s'est bâtie sur des valeurs et des normes sociales ayant codifié les actions des hommes. Ces derniers ont donc, dans une certaine mesure, imposé à leur violence cette sagesse. L'homme accède donc à cette valeur supérieure à la violence, qu'il élève à un certain statut puisqu'elle lui donne un certain pouvoir. Néanmoins, l'homme lui impose la sagesse de la modestie, la sagesse de fait de "se faire tout petit" et de laisser la place aux mœurs, normes sociales que permettent de la canaliser.

La sagesse est ^{donc} finalement la sagesse du demi-dieu, du héros qui agit avec pragmatisme. En s'intéressant à la figure du demi-dieu par exemple, il semble finalement possible que ce dernier impose une telle sagesse à sa violence, qu'il admette dans une certaine mesure par la puissance qu'elle lui accorde. Hérodote dans Les Histoires et les Journées développe le mythe des races métalliques. Selon lui, si l'âge d'or est caractérisé par l'absence de violence, les hommes ont peu à peu perdu leur sagesse et sont devenus de plus en plus soumis à leurs pulsions. Néanmoins, dans cette décadence des races métalliques, l'âge des héros se distingue par les demi-dieux qui y sont présents. Il est tout à fait convenable de considérer que ces derniers ont imposé cette sagesse à leur violence. Effectivement, celle-ci s'est démentrie par la sage ^{et sage} utilisation qu'ils en ont fait, et cela pour rendre justice. De plus, ces demi-dieux peuvent utiliser ce "ô" admiratif et du registre divin puisqu'ils ont en eux cette part de transcendance. Ainsi, en définissant la sagesse ^{de la violence} comme l'utilisation pragmatique et raisonnée de la violence, il semble possible que le héros impose à sa violence une sagesse.

*#
*#

De ce fait ^{en} définissant la violence comme une attitude portée à l'autrui et soumise aux pulsions, il semble paradoxal de vouloir lui imposer cette sagesse, d'autant plus qu'elle le fascine. Néanmoins, cette sagesse de la violence peut être celle de sa mise en silence ou celle de son utilisation divine. Cependant, imposer un tel ordre à sa violence, n'est-ce pas en faire un phénomène à branger à sa personne mais fascinant.

*#

4 B

Copie anonyme - n°anonymat :

Code épreuve :

Nombre de pages : 8

Session : 2024

Emplacement
QR Code

Épreuve de :

Dissertation de Culture Générale

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Le "sain sagesse" reflète l'idée que l'homme refuse de fuir de sa violence sa propre œuvre, bien qu'il admette qu'elle lui appartienne, d'où cette situation tout à fait paradoxale. Comme dans l'étranger il est cette violence que est un ancré pour l'homme. Meursault est un homme tout à fait banal au début du livre. Le dernier n'a pas de problème psychologique et pourtant son rapport à la violence est celui d'un homme étranger à un phénomène dont il est témoin. Il tue un homme de 4 balles sur une plage et déclare "et c'était comme 4 coups de feu que je tirais sur la pente du ravin". Cet homme est étranger à sa violence. L'homme aimerait lui imposer cette sagesse, mais c'est comme si elle n'était pas de son fait. Le personnage principal va alors comparaître devant un tribunal et avoue le crime avec toute la sagesse de l'enfant qui avoue son tort, mais toute la violence de l'homme qui est étranger à sa violence bien qu'il aurait préféré qu'elle choisisse la sagesse.

Si ma violence est de mon fait mais semble étrangère à ma personne, c'est justement du fait de ce paradoxe que je dois lui imposer cette sagesse. En désignant la sagesse comme celle du vieillard qui a affronté de multiples difficultés dans sa vie et qui fait de ces expériences le socle de son savoir et de sagesse, alors cet acte de l'homme à sa violence paraît compréhensible. Le "sain sagesse" expliquant alors que je la désigne comme noble car son utilisation est le fruit de mûres réflexions et expériences. Nietzsche dans Thus Spoke Zarathustra pense justement que la sagesse

répond à l'offense par l'offense. Dès lors, l'Homme impose cette sagesse à sa violence lorsqu'il répond à l'offense. Cette sagesse a donc évolué, ce n'est plus la sagesse de l'homme qui me faiblit, pas devant ses pulsions, mais celle de l'Homme qui évite un ressentiment encore plus violent. La sagesse de sa violence se confond alors ici avec la pragmatisme de l'Homme qui tente d'éviter la création d'une morale dite « déficiente », mais qui est en réalité bâtie sur l'offense subie. Cette expression de l'Homme « sois sage, ô ma violence », c'est donc celle de l'Homme qui évite la « morale des excès » qui affirme être la sagesse absolue, mais qui ne cherche en réalité qu'à se venger.

Cette sagesse que l'Homme impose à sa violence serait donc la sagesse de la juste utilisation de celle-ci. Le « Ô » refléterait de plus que l'Homme admire sa violence. Une telle importance accordée à la violence et articulée d'une admiration de celle-ci et une volonté de sagesse se retrouvent dans l'œuvre de Machiavel. Dans la 1^{ère} décade de Tite-Live, Machiavel fait le constat d'une « Raine cruelle ». En effet, si le Prince ne fait pas sagement usage de la violence, le plus grand nombre de ses sujets vont essayer de comploter pour qu'il perde le pouvoir. Or le pouvoir représente l'essence même du Prince. Le Prince doit alors imposer une telle sagesse à sa violence. La sagesse devient alors ici de plus en plus éloignée de la morale. Ce n'est donc plus la sagesse répondant à des critères moraux. C'est davantage la sagesse de l'Homme qui ne se soumette à aucune pulsion ou encore la sagesse comme quelque chose qui se réfléchit. C'est ainsi que Machiavel recommande au Prince de tuer un sujet s'il est en conflit avec lui plutôt que de l'offenser car son pouvoir et sa violence admirés pourraient être menacés.

* *
*

Ainsi, « sois sage, ô ma violence », cela pourrait revenir à faire de ma violence un phénomène qui est étranger à ma

personne. C'est aussi demander, imposer à sa violence une utilisation adaptée aux situations. C'est ainsi lui imposer une rationalité qui ne répond pas à des critères moraux puisqu'elle reste cependant admise. N'a-t-on pas ainsi permis la sagesse en l'ajoutant au viol et à la violence et n'y a-t-il pas que la violence faite à soi qui puisse être sage et admise?

Imposer à sa violence cette sagesse, c'est finalement supposer qu'elle est un être indépendant, doté d'une raison et qui connaîtrait parfaitement les conséquences de son apparition. Or Jankélévitch dans Le peur et l'impur considère justement que la violence primitive, la violence et la dispersion. L'Homme qui impose à sa violence la sagesse fait erreur puisque, incapable de formuler la loi du meurtre, elle s'impose elle-même à autrui. Elle ne peut pas être sage, pratiquant une dispersion qu'elle ne contrôle pas. La sagesse est la force du héros, du demi-dieu. Or la violence est une "vis extensiva" et non une "vis intensiva" comme la force, elle est à ce titre une "force faible" et toujours une "fausse solution". Quant à l'admiration de sa violence avec ce "O marivola", Jankélévitch considère que l'Homme qui admire un idéal de pureté et qu'il essaie d'atteindre par la violence est contraint de tomber lui-même dans la violence et de la subir. Exprimer un tel ordre de violence serait donc une erreur de l'Homme s'il en venait à nier toujours de la violence.

Si la violence donne donc l'illusion de revenir être sage et qu'elle est admise pour cela, il faudrait alors toujours entrer la violence. Gandhi dans sa Lettre à l'Inde pense justement que la violence n'est jamais la sage solution car elle ne met pas fin au cycle de violence. Seule la non-violence est une sage violence, que l'Homme peut admirer. La non-violence est donc, effectivement une violence, mais c'est une violence faite à soi. C'est la violence de l'Homme qui doit pratiquer un "oubli de soi", soit le renoncement à la soumission aux pulsions.

Gandhi prône alors l'« ahimsa » soit le plus grand amour, le pardon. Cette sagesse de la violence serait donc la sagesse de la violence faite à soi et qui ne se perd pas à la loi du Talion.

*
*
*

En somme, il paraît en premier abord paradoxal de considérer que l'Homme puisse imposer cette sagesse à sa violence. Il l'admire justement et lui donne ce statut haut particulier puisqu'elle répond souvent à ses pulsions. Néanmoins, cette ordre impose à la violence, peut-être à lui celui du héros ou du demi-dieu qui souhaite exercer une juste expression de la violence pour faire justice. Il l'admire dans sa cette puissance qu'elle lui accorde. Néanmoins, imposer quelque chose, c'est s'adresser à autrui. Ainsi, en cherchant sa violence, l'Homme se place comme étranger à elle-même. Finalement, l'Homme cherche une sage expression de la violence pour ne pas en créer d'autres. Cependant, cela le mène à pervertir la sagesse pour en faire un attribut potentiel de la violence. Dès lors, la seule sagesse envisageable de l'Homme et à qui il pourrait dire « sans sagesse, à ma violence », c'est la violence faite à soi.